

Jeanne Pham Tran

De rage  
et de lumière

roman



M E R C U R E D E F R A N C E



DE RAGE ET DE LUMIÈRE



Jeanne Pham Tran

DE RAGE  
ET DE LUMIÈRE

*ROMAN*



MERCVRE DE FRANCE



*À mes sœurs,  
et  
à notre mère*



« Il faut bien que se créent les abîmes  
pour que s'y engouffrent les forces vives de  
la vérité. L'eau ne coule jamais que là où se  
lézarde la terre. »

XAVIER GRALL  
*L'inconnu me dévore*

« Je voudrais que tu comprennes ce qu'est  
le vrai courage. C'est savoir que tu pars battu  
d'avance et, malgré cela, agir quand même et  
tenir jusqu'au bout. »

HARPER LEE  
*Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*



## *Lumière d'été*

Je me souviens de la lumière. Des montants en inox du lit et du lino gris clair, des murs blancs à la pochette de perfusion transparente se vidant au goutte-à-goutte dans un ronron monotone. De l'immense fenêtre donnant sur le parking. Du ciel d'été. J'ai pensé à un tableau où la vie a déserté. Où ne restent que le silence et un faisceau de lumière. Puis j'ai vu ma mère mi-assise mi-allongée, le corps dissimulé sous une couette synthétique multicolore rappelant les patchworks qu'elle fabriquait pour nous enfants, la bouche entrouverte, les yeux mi-clos, la tête enveloppée dans un foulard indien, renversée sur le côté, effondrée sur les oreillers. Je l'ai regardée comme une étrangère.

Je me suis approchée du lit pour m'asseoir dans le fauteuil contigu. J'ai senti le revêtement en plastique coller à mes cuisses sous ma robe et j'ai pris sa main. Sa main osseuse, gonflée de veines bleues saillantes sous sa peau

laiteuse, animée de tressautements inquiets, de spasmes microscopiques. Son poignet cerclé d'un petit bracelet en plastique portant son nom, comme pour les nourrissons placés en couveuse. Son pouls battait doucement. Je ne voulais pas la réveiller, j'espérais que son corps ressentait ma présence. Qu'un fluide invisible passe au travers de nos épidermes.

Nous étions l'une à côté de l'autre, je tenais sa main dans la mienne, et ce qui nous éloignait me paraissait infranchissable. Ce corps étendu, inerte, cette odeur de souillure et d'éther, ce n'était pas ma mère.

La tête enturbannée de rose, de mauve, de bleu, elle dort. Sur ses lèvres amincies, un imperceptible sourire las. Ni ma présence ni le soleil d'été éclaboussant la pièce n'y peuvent rien. Ce que je vois, c'est un corps seul, un corps gelé, que je n'arrive pas à réchauffer.

### *Saint-Malo*

En quelques minutes, le décor a changé, passant de l'émeraude au gris anthracite. Comme dans un film, les variations de lumière produisent du mouvement. Les projecteurs soulignent les anfractuosités, dessinent les fêlures, s'engouffrent dans les déchirures. Le paysage prend ici des libertés qu'on ne lui connaît pas ailleurs. Les premières gouttes de pluie dispersées éclatent comme des billes d'eau sur les pare-brise des voitures. Je marche au pas de course vers Le Vauban. L'averse se déclenche finalement au

milieu du parking, à quelques encablures du cinéma. Il ne manque plus qu'un bord à tirer pour atteindre le bâtiment quand le grain noir s'abat sur le macadam avec fracas.

J'entre en hâte dans le cinéma. Une architecture des années 60, rampes en tubes métalliques jaunes et rouges, pentes douces facilitant l'accès aux fauteuils roulants. Un décor qui détonne avec la pierre austère de la ville fortifiée. Dans le film, il est question de marins-pêcheurs. Je sors de la salle obscure au bout d'une demi-heure, déçue, sans colère mais avec le sentiment que la vie soudain a un goût fade et sans surprise. Alors, dans un mouvement de lassitude, je pousse la porte de la salle voisine. Simplement animée par l'envie de me laisser surprendre, de voir un film dont je ne sais rien. De faire advenir l'imprévu, l'accident, le hasard. L'aventure presque. La salle de cinéma est déjà plongée dans le noir, je descends quelques marches à tâtons et prends place sur l'un des strapontins en velours. Le film commence aussitôt. Il s'appelle *Docteur Jack*.

Le synopsis est simple, calqué sur les vies de Jack. Il en a traversé plusieurs. Né en Angleterre dans une famille juive de petits commerçants, étudiant brillant à Oxford, il est devenu fermier au pays de Galles avant de commencer sur le tard des études de médecine. À 43 ans, il part au Bangladesh comme volontaire pour aider les réfugiés de la guerre avant de fonder à Calcutta sa propre ONG. Il soigne depuis trente-neuf ans les oubliés. Son histoire est un mélange de roman d'aventure et de saga humanitaire. Un preux chevalier du XXI<sup>e</sup> siècle.

Dans le documentaire, on voit l'homme arpenter les

bidonvilles, seul Blanc parmi les Indiens. Vêtu d'une chemise à manches courtes, d'un pantalon trop large, un sac à dos jeté sur l'épaule, il marche sous les ponts, les échangeurs routiers, au bord du Gange. Sa longue silhouette s'incline. Il s'accroupit pour se mettre à la hauteur de ceux qui rampent ou n'ont pas la force de se lever. On le voit monter une clinique de fortune à partir de piquets en bambou et d'un morceau de bâche dans la ville grouillante d'éclopés. Il est l'un des fondateurs de la *street medicine*. C'est presque un saint dans la cité de la joie. Il a tout pour faire un scénario hollywoodien.

Pourtant, ce qui m'attire dans ce film, ce n'est pas le bon Samaritain, mais la résistance de l'homme face à la caméra, son air de vieux loup de mer à qui on ne la fait pas. Cet orgueil un peu forcé, affranchi de tout besoin de reconnaissance. Il ne se gêne pas pour envoyer promener la caméra et lui tourner le dos. *You waste your time making a movie about me*, ronchonne-t-il. Il se fout de la publicité potentielle que le film peut lui faire. À plusieurs reprises, il fait non avec son doigt, se cache le visage d'une main, se baisse pour passer sous le champ de la caméra, s'échappe dans la pièce d'à côté. Il répète : C'est défendu, en français avec un très fort accent anglais. Il dit : *Turn off this fucking camera !* Éteins cette satanée machine ! On entend Sister Cyrille, une imposante religieuse irlandaise au visage bouffi enserré dans son voile de nonne, raconter ses relations difficiles avec Docteur Jack. De la détermination, il en a, dit-elle, mais, *for God sake*, quel caractère !

À la fin de la projection, Benoît, le réalisateur, raconte

comment il s'est disputé avec Jack pour tourner le film. Il a mis vingt-sept ans. Benoît venait de terminer sa formation pour devenir boulanger, il avait pris une année sabbatique pour faire le tour du monde quand il a rencontré Jack. Il a vu cet homme sur un trottoir à Calcutta et il a oublié son road trip et son four à pain.

Je sors du Vauban un peu sonnée, dans cet état de lévitation qui nous enveloppe après un film, entre l'engourdissement et le désir de prolonger les sensations de l'image, de ne pas revenir trop vite au réel. Je longe le Sillon, me laisse hypnotiser par le ressac des vagues, leur lente progression sur la grève, leur grondement sourd. On dirait qu'elles se réservent avant de prendre leur élan, de venir se fracasser sur les brise-lames, dans un bruit mat, scintillant.

Dans le film, Jack répète qu'il n'est qu'un homme ordinaire. Je ne l'ai pas cru. Je suis allée voir. J'ai voulu me frotter à sa rugosité. Fouiller, tâter, renifler la bête derrière l'homme. On ne rencontre pas deux fois dans sa vie un tel personnage. Un héros refusant de jouer son rôle. En sortant du cinéma, je n'avais qu'une idée en tête : aller à Calcutta rencontrer Jack. Partir. Cette pensée m'a traversée comme on s'accroche à une bouée de sauvetage.

J'étais prête à batailler un peu pour lui faire sortir ce qu'il avait dans le ventre. À 87 ans, il finirait bien par lâcher quelque chose.

## *Calcutta*

« *Dear Jeanne*, vous perdez votre temps. Il n'est pas question d'écrire une biographie ou je ne sais quelle bêtise sur ma personne », m'écrivait Jack après quelques échanges musclés dans lesquels je lui faisais part de mon désir de le rencontrer et pourquoi pas d'entreprendre l'écriture d'un livre.

« Je regrette, mademoiselle, je n'ai rien à dire aux *publishers*. Faites-vous rembourser vos billets d'avion. Mais ne venez pas m'importuner à Calcutta », me répondit-il encore après que je lui eus envoyé mon billet en guise de promesse.

J'ai débarqué au mois de septembre dans ce mélange de poussière, de pourriture, de santal, de chaleur moite, de jasmin et de quelque chose de légèrement beurré et entêtant. Chaque pays a son odeur que l'on perçoit en descendant de l'avion si l'on débarque directement sur le tarmac ou plus tard en sortant de la bulle aseptisée de l'aéroport.

Le chauffeur de taxi a posé mon sac sur la banquette arrière et pris soin d'actionner, grâce à un cordon, un minuscule ventilateur astucieusement fixé derrière le fauteuil avant du passager. La jeep a démarré en cahotant sur l'asphalte perforé de palmiers.

La fin de la mousson et le commencement de la nuit forment une masse noire déjà incandescente. Les bleus, les roses, les verts des enseignes au néon font crépiter l'air pâteux. Je montre au chauffeur une adresse griffonnée dans mon carnet : 30 Govinda Auddy Road, dans

le quartier de Chetla où habite ma sœur Louise depuis quelques mois pour une mission humanitaire. Il sourit en dodelinant doucement de la tête, comme ces automates de chats qui saluent le passant à travers les vitres des restaurants japonais.

Dans le crépuscule moucheté de lumières aveuglantes, un hôtel de verre surgit sur la droite. De l'autre côté de la voie surélevée, en face du Hyatt rutilant, une montagne de détritrus se découpe en ombre chinoise sur le ciel rose. Sans l'odeur, on pourrait croire à une installation d'art contemporain. Mais la puanteur acide de la décharge géante imprègne toute la voiture. Entre le palace et la décharge, nous passons au ralenti sur la voie rapide.

Avant de venir, je ne savais rien de Calcutta, je n'avais pas vu *La cité de la joie* ni lu les *Mémoires* de mère Teresa. Je suis venue pour un homme, pas pour un lieu. Le fabuleux destin de Docteur Jack. J'entends déjà les commentaires ironiques : placez ensemble des pauvres et un médecin dans un décor de bidonville indien... Sans parler de tous ces documentaires qui fleurissent pour nous tirer des larmes, de la culpabilité, ou encore de l'argent sous forme de dons mensuels. Non, les bons sentiments ne fraient pas avec la littérature. À quoi rime alors cette virée au Bengale ?

À peser le pour et le contre, le choix est vite fait. Tout ce que je gagnerais serait d'attraper le palu ou la gale. Certains m'avaient décrit une ville fourmillante d'enfants mendiants et de lépreux, un mouiroir gigantesque. D'autres, plus sarcastiques, m'avaient fait remarquer que, côté cour

des miracles, nous n'étions pas en reste : Calais n'était qu'à deux heures de Paris en TGV. Au moment de tout laisser tomber, je me suis ressaisie. Et si j'y allais pour rien ? Pire, en sachant que c'est perdu d'avance. Avec pour seule certitude celle de fuir Paris.

### *Chez Gustave*

Sept ans auparavant, le mot tabou était entré dans notre quotidien. Le dictionnaire est précis dit-on : « Du sanskrit, *karkata* qui signifie écrevisse, crabe, dont découlera le grec *karkinos*, le crabe, un chancre, une tumeur mais aussi une pince, une tenaille, un instrument de torture, et le latin *cancer*, crabe, écrevisse ». J'ai pensé aux pinces de l'animal se refermant, à l'aiguille du compas qu'il ne fallait pas se planter dans le doigt en cours de maths, à un monstre dévorant les entrailles. Je débarquais de quatre années en Chine quand ma mère nous a annoncé qu'en lui enlevant la vésicule biliaire, opération bénigne, le chirurgien avait remarqué une dégénérescence cancéreuse. Certains ont dit alors que j'étais rentrée au bon moment. Je suis passée de l'aéroport à l'hôpital sans transition, en me disant que ces lieux n'étaient pas dépourvus de points communs.

À quoi tient la vie, une maladie, prendre ce vol plutôt qu'un autre, ce chemin-là plutôt que celui-ci ? En termes de vols, notre mère avait pris un très long-courrier, pour une destination inconnue, et nous étions embarquées avec elle, quelque part dans la soute.

Avec mes sœurs, on a d'abord cru que ça y était, tout

s'arrêtait, la vie était finie. Puis, la routine avait bizarrement repris le dessus. Sans qu'on sache très bien comment, la vie a continué, à son rythme frénétique, avec ses corvées, ses urgences pratiques, son quotidien mesquin, parfois apaisant. Ne plus penser à rien, se laisser conduire par le train-train. En pilote automatique. Les rares moments de lucidité éclipsés par l'habitude.

Notre mère allait une fois par semaine « chez Gustave » pour faire des « chimio ». On lui demandait comment allait Gustave pour rire, et elle en parlait comme d'un amant imaginaire. L'Institut Gustave-Roussy – ça ne s'invente pas un nom pareil pour un centre de cancérologie – est un immense bâtiment en béton percé de fenêtres en aluminium, construit dans les années 70. Le bloc forme un L autour d'un parking au bitume défoncé, une cafétéria vendant des sandwichs sans goût au rez-de-chaussée, un piano à disposition dans le hall du fond – notre mère aimait s'installer à côté pour écouter des morceaux joués par des visiteurs –, et partout, des malades traînant leur perfusion sur des perches à roulettes, en fauteuil, assis en rang d'oignons ou carrément allongés sur des brancards. Tout cela dans une atmosphère diaphane, un mélange de lumière du jour et de néons se réfléchissant sur les murs blafards, d'eau de javel et d'antiseptique, de caoutchouc grinçant sur le sol plastifié et de ballet de blouses blanches.

Nous avons vécu ainsi pendant sept ans, dans cet état de balancement, entre clairvoyance et aveuglement. Je ne croyais pas en venir à penser un jour que l'ignorance pouvait être reposante. J'avais toujours défendu avec ardeur

les voies de la raison, persuadée qu'il vaut toujours mieux savoir que de fermer les yeux. Et soudain le cancer est entré dans notre vie. Je n'ai pas cherché à savoir ce que ça signifiait, ce qui nous attendait, ce qui l'attendait elle surtout.

Il y a eu des vagues d'espoir, des rechutes, des moments de vie presque normaux, des éclats de rire, des larmes, des poitrines étouffées de silence. Et l'habitude.

### *Au pays de la réincarnation*

L'oncologue avait dit deux ans.

Deux années à vivre.

Peut-on étirer le temps, les jours, les nuits ? Grappiller quelques secondes dans les étoiles ? Puisqu'il faut vivre intensément. Puisqu'il n'y aura pas de seconde chance, de procrastination possible, notre mère a décidé que nous irions en Inde toutes les quatre : elle, mes deux petites sœurs et moi. Le médecin a opiné du chef :

— Si vous en avez envie, alors il faut le faire maintenant.

Ce voyage n'avait pas le goût âcre de la fin, au contraire, nous débordions de joie. Nous étions encore en vie. Le mot « sursis » a pris tout son sens. En apnée entre deux chimio, nous avons fait nos valises. Tandis que notre entourage criait à notre inconséquence, notre mère, par précaution d'hygiène, a emporté des mini-couverts de voyage et des pastilles pour désinfecter l'eau. On n'est jamais trop prudent.

Il était trop tard pour protéger, hésiter, et même s'inquiéter. La sagesse voulait justement qu'on cesse d'être raisonnables. Le temps était compté. J'ai senti pour la première fois son épaisseur – du papier de riz –, son goût de bois brûlé, son bruit d'ossements, son visage décharné. Cette question proustienne, physique et philosophique, a pris subitement forme d'une façon énorme, irréversible. Il n'y avait plus que ça à faire : ne pas – ne plus – perdre de temps. Et risquer de vivre.

Ironie du sort, nous nous envolions vers le pays de la réincarnation, où la mort précisément sonne le moment de la libération.

### *Petites sœurs*

Nous n'avons pas toujours été très proches entre sœurs. Pudiques et secrètes, nos vies gravitaient autour de cet axe central incarné par notre mère. Il n'y avait pas de conflit, seulement le sentiment que je ne partageais peut-être pas grand-chose avec elles hormis de doux souvenirs d'enfance, nos cabanes dans les coussins carrés du salon, nos départs en vacances, le goût des madeleines au miel sur la route de Brignac et la première qui voit la mer quand on partait en Bretagne. Nous étions nées avant les années 2000. Nous faisons partie de cette génération ayant grandi entre des cassettes VHS, une platine vinyle dans le salon, le Minitel puis l'énorme PC trônant sur la mezzanine à côté du piano, Zebda, la Macarena et les Spice Girls, Internet et

les premiers téléphones portables, la Coupe du monde de 98 et la chute des Twin Towers.

Avec l'adolescence, nous avons pris notre envol. Mes sœurs étaient dans le concret, la vie réelle, le social et l'humanitaire. Je flottais dans un monde parallèle, celui des livres. Tandis que je pratiquais le yoga et la lecture à haute dose, croyant que la méditation et la beauté des mots pouvaient nous sauver de la médiocrité humaine, elles partaient au combat, dans la rue, en maraude ou en distribution de repas, colleuses de la nuit, toujours sur le terrain, au four et au moulin pour trouver des solutions d'hébergement, de scolarisation, de formation, d'emploi, de prise en charge médicale, de régularisation de papiers.

À notre retour d'Inde, la progression du cancer de notre mère s'était stabilisée. Elle n'allait plus qu'une fois par semaine « chez Gustave » et avait même repris son travail à l'école. Mes sœurs avaient donc décidé de partir à leur tour – Juliette en Roumanie, Louise en Inde. Pour travailler dans des ONG.

Aussi, je n'osais pas leur dire tout ce qui m'habitait, tout ce qui bouillonnait en moi dans le bus 380 reliant la gare de Laplace à l'IGR. Le paysage de la banlieue parisienne défilait à travers les vitres sales. J'observais avec dégoût tout ce qui m'entourait. Le béton et la verdure géométriquement ordonnée me renvoyaient à mes empêchements. À mon égoïsme et à mes angoisses. J'oscillais entre la colère et un sentiment honteux d'abandon, entre le rôle de la sœur aînée rassurante et mon impuissance, ma solitude.

# Jeanne Pham Tran

## De rage et de lumière

C'est par hasard, à la faveur d'un documentaire, que Jeanne découvre Jack Preger : un homme hors du commun, fermier au pays de Galles devenu médecin sur le tard. Il arpente les bidonvilles de Calcutta et soigne sans relâche les plus démunis.

La jeune femme part alors en Inde, décidée à écrire un livre avec lui. Mais le vieil homme n'a aucune envie de se confier.

Pendant ce temps, en France, sa mère se bat de toutes ses forces contre la maladie. Pourquoi Jeanne éprouve-t-elle le besoin de partir si loin précisément à ce moment-là ? Que cherche-t-elle à travers Jack ?

Au fil du voyage, des liens invisibles se tissent peu à peu entre les trois personnages, chacun réparant quelque chose chez l'autre, avec ses manques, ses blessures et sa part de lumière.

Née en 1986, Jeanne Pham Tran est éditrice. Elle vit entre Bangkok et Paris.



**De rage et de lumière**  
**Jeanne Pham Tran**

Cette édition électronique du livre  
*De rage et de lumière* de Jeanne Pham Tran  
a été réalisée le 25 novembre 2022  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782715260467 - Numéro d'édition : 546420)  
Code Sodis : U47189 - ISBN : 9782715260474.  
Numéro d'édition : 546421